



COMMERCE TRIANGULAIRE *Un tour guidé à travers Neuchâtel propose de réfléchir au rôle des grandes familles dans la traite des esclaves et à son économie florissante. De somptueux bâtiments en témoignent.*

Neuchâtel doit-elle sa prospérité à l'esclavage?



Le palais DuPeyrou, résidence de Pierre Alexandre DuPeyrou, grand ami et défenseur de Rousseau... qui tirait l'essentiel de ses rentes de l'exploitation d'esclaves au Surinam. CGM

CLAUDE GRIMM

C'est une première à Neuchâtel: des visites guidées proposent de partir «sur les traces des affaires noires». Fil rouge: les nobles demeures construites par les riches familles neuchâteloises liées au commerce triangulaire. Hasard du calendrier, l'exposition du Musée d'art et d'histoire dédiée au Millénaire de Neuchâtel aborde aussi cette page encore peu connue de l'histoire.

La visite, qui met l'accent sur différents types d'activités – les fabricants d'indiennes, les commerçants expatriés, les propriétaires de plantations et les banquiers –, débute par la Bibliothèque publique et universitaire construite grâce à David de Pury, le bienfaiteur de la Ville de Neuchâtel qui a aussi permis la construction de l'Hôtel de Ville. Issu d'une famille possédant des esclaves en Caroline du Sud, il était notamment spécialisé dans le commerce de diamants, obtenant même le monopole de l'exploitation des gisements de diamants brésiliens. «En tant qu'employé de la South Sea Compa-

ny, responsable de la traite de 65 000 esclaves, et en tant qu'actionnaire principal de la compagnie Pernambuco & Paraiba ayant acheté plus de 42 000 esclaves en Angola, on estime qu'il a été impliqué indirectement dans la traite de plus de 100 000 esclaves», relate Gabrielle Wilhelm, de Cooperaxion. Son frère Charles a été assassiné à Purybourg lors d'une révolte d'esclaves. Aujourd'hui, David de Pury serait milliardaire.

Empêcher la révolte

Deuxième étape, le Musée d'ethnographie (MEN), fondé grâce aux legs d'objets appartenant à Charles Daniel de Meuron, militaire aux Antilles et en Afrique du Sud. «Lors de son voyage en Afrique du Sud, 1100 jeunes Neuchâtelois l'accompagnaient, avec pour mission de renforcer la colonie et d'empêcher les esclaves de se révolter», poursuit la guide. L'actuel bâtiment du MEN était la villa de James Ferdinand de Pury, qui possédait des plantations de tabac au Brésil grâce auxquelles il fit fortune. «Il était associé à Auguste

de Meuron, dont la famille, active dans la fabrication d'indiennes, pratiquait aussi la traite des esclaves. On estime que 50% de l'industrie du tabac brésilienne était dans les mains d'Auguste de Meuron et de ses amis. Dans ses usines et plantations, au moins 18 esclaves travaillaient en permanence pour lui. De retour en Suisse, il a notamment acheté le no 21 de la rue des Moulins, d'où il pratiquait son business.»

L'actuel rectorat de l'université appartenait à Jacques-Louis Pourtales. Il a fait fortune grâce aux indiennes et à ses plantations à Grenade. «Il possédait 600 esclaves qui travaillaient dans quatre plantations. Plus tard, son fils fut le premier à vacciner ses esclaves contre la variole. Mais ce souci pour leur santé était avant tout d'ordre économique. «Leur prix ayant quadruplé au XIX^e siècle, il fallait prolonger leur vie.» On estime qu'au XVIII^e siècle Jacques-Louis de Pourtales était probablement le Suisse le plus riche. A sa mort, il a légué à la ville l'actuel rectorat de l'université et l'hôpital de Pourtales.»

Frédéric de Pourtales travaillait pour le roi de Prusse et possédait le petit château sis au faubourg de l'Hôpital. L'impératrice Joséphine aimait y faire des vacances incognito. «C'est elle qui insista pour que Napoléon rétablisse la traite des esclaves, abolie à la Révolution française, pour éviter la ruine de sa famille propriétaire d'esclaves en Martinique», raconte Barbara Richiger, de Cooperaxion. L'hôtel DuPeyrou, l'une des plus belles bâtisses de Neuchâtel, appartenait à Alexandre DuPeyrou (1729-1794), qui a grandi au Surinam et hérité de quatre plantations. «Revenu à Neuchâtel, il a fait construire ce château. Il y recevait son ami Rousseau, dont il était le défenseur», s'étonne Gabrielle Wilhelm. A l'époque, comme le relevait Theo Buss, défendeur des idées de la Révolution française et posséder des esclaves n'était pas incompatible...!

Visites guidées jusqu'au 9 juillet les vendredis et samedis à 14h et 16h. Départ: place du Port. Débat le 9 juillet à 18h30 dans la Caves de la Ville en présence d'Albert de Pury.

«L'historien doit comprendre les enjeux de l'époque»

Issu de la même famille que Jean-Pierre et David de Pury, le bibliste Albert de Pury porte un regard critique sur la traite d'esclaves mais aussi sur ceux qui, aujourd'hui, pensent pouvoir, à bon compte, en tirer une morale.

Sait-on ce que vos aïeux pensaient de l'esclavage?

Albert de Pury: Ce n'est pas très clair. En 1717, Jean-Pierre, le père de David, élabore un projet de colonisation de l'Australie et s'interroge sur le droit de s'installer là où vivent des populations indigènes. Pour le bon protestant qu'il est, tous les hommes sont les enfants de Dieu, donc frères, mais la Terre lui apparaît aussi comme un plateau offert par le Créateur où chacun est invité à prendre ce qui est à sa portée.

Pas question de commettre les atrocités dont se sont rendus coupables les Espagnols et les Portugais, mais les Européens doivent apporter la culture du blé et du vin aux indigènes. Des paysans hollandais se laisseront-ils convaincre de venir s'établir en Australie? A défaut, dit-il, il faudra peut-être recourir à des esclaves. Suggestion inquiétante sur laquelle il ne s'étend pas. En 1731, il fonde une colonie en Caroline du Sud. Les Suisses de Purybourg acquièrent des esclaves. Il en a aussi. Mais ce n'est pas le régime des grandes plantations. Une économie plus pauvre, plus familiale. Le sort des esclaves en est-il plus supportable? Difficile à dire. Charles, son fils aîné, est assassiné par ses esclaves en 1754, mais, à en croire David, c'était par crainte de passer à un maître plus sévère.

Quant à David, élevé à Neuchâtel par sa mère dans la frugalité, il s'installe à Lisbonne à 18 ans et devient négociant de pierres précieuses, puis financier et banquier. Dans quelle mesure ses activités sont-elles liées au commerce triangulaire? On l'ignore encore, mais on sait qu'il avait dans son portefeuille des actions d'une entreprise portugaise participant à la traite des esclaves.

Quel est votre sentiment personnel?

On ne peut que rejeter entièrement une institution qui prive l'homme de sa liberté. Et pourtant, l'historien doit chercher à comprendre la réalité telle qu'elle a été vécue et prendre la mesure de certaines ambiguïtés. La Genèse dit de l'humanité qu'elle est une seule et même famille mais fait aussi de Canaan l'esclave de ses frères... L'historien ou le lecteur de la Bible doivent faire comprendre les enjeux de l'époque mais aussi prendre leurs propres responsabilités pour aujourd'hui et demain.

PROPOS RECUEILLIS PAR CGM

UN PASSÉ DIFFICILE À DIGÉRER

Parler ouvertement de l'implication des grandes familles neuchâteloises dans la traite des esclaves était encore tabou il y a peu. Le théologien Theo Buss en a fait la surprenante expérience. La prédication radiophonique qu'il a prononcée à la Collégiale le 9 mars 2003 en ouverture de la campagne de carême, dans laquelle il relevait que bien des fortunes suisses et neuchâteloises avaient eu à voir avec le trafic des esclaves, avait secoué la République. C'était pourtant un secret de polichinelle. Charly Guillot, auteur en 1958 de l'ouvrage *Un ami et défenseur de Rousseau: Pierre Alexandre Du Peyrou*, rappelle déjà lors de son discours d'investiture comme recteur de l'université de Neuchâtel cet épisode peu glorieux de l'histoire neuchâteloise, sans que cela pose le moindre problème. A la différence de Theo Buss, il ne faisait aucun lien avec le présent. Theo Buss comparait deux personnages, à ses yeux antinomiques: Max Havelaar, le Hollandais de Sumatra qui, au XIX^e siècle, prit la défense des indigènes exploités par les colonisateurs, et paya son affront

par un renvoi aux Pays-Bas; et Pierre Alexandre DuPeyrou, descendant de colons huguenots établis en Guyane hollandaise et héritier d'immenses plantations qui firent sa fortune. «Pierre Alexandre DuPeyrou tirait l'essentiel de ses rentes de l'exploitation des esclaves qu'il possédait au Surinam», relate Theo Buss dans son prêche. Ainsi, le palais DuPeyrou, qui a coûté plus de 1 million de livres de l'époque, aurait privé un grand nombre d'esclaves d'une existence digne. Et de citer le nom d'autres familles liées au commerce triangulaire: les de Meuron, de Pury... «Mon objectif n'était pas de moraliser le passé, mais de lancer un appel urgent à changer de modèle», se rappelle Theo Buss, qui avait alors donné l'exemple de Stephan Schmidheini, le magnat de l'amiante ayant acheté dans le Chili de Pinochet des forêts, faisant de lui le troisième plus grand propriétaire forestier du pays. «C'était un appel à casser, au nom des valeurs chrétiennes, le schéma d'exploitation que le Nord impose à la planète sous couvert de mondialisation.» CGM

CONNAÎTRE LE PASSÉ POUR AGIR DANS LE PRÉSENT

Cooperaxion est une fondation suisse créée à Berne en 2005 et active dans des pays ayant été, entre le XVI^e et le XIX^e siècle, sur les routes du commerce transatlantique de marchandises et d'esclaves, notamment sur l'axe du commerce triangulaire entre l'Afrique de l'Ouest, le nord-est du Brésil, les Caraïbes et l'Europe. Dans le nord-est du Brésil, la fondation travaille avec les Quilombos (communauté noire descendant d'esclaves africains), et au Libéria, un pays qui se remet de quatorze années de guerre civile, elle mène des projets avec des jeunes. En Suisse, Cooperaxion effectue des recherches sur le rôle d'acteurs suisses dans le commerce d'esclaves. Avec son credo «Nouvelles perspectives sur d'anciennes routes», elle revisite l'histoire de la Suisse qui, même en l'absence de colonies, a largement profité de l'entreprise coloniale. Elle a débuté son tour de Suisse l'année dernière à Berne, la poursuit actuellement à Neuchâtel et se rendra probablement l'an prochain à Bâle. «Notre prospérité est-elle due à la traite des esclaves?» interroge la fondation. Mais, loin de chercher à condamner le passé – même si ses actions dans les pays ayant subi l'esclavage sont une forme de réparation –, elle vise avant tout à informer sur un pan méconnu de notre histoire et à sensibiliser sur le présent: «Nous profitons aujourd'hui encore des pays du Sud. Si, grâce à notre action, nous parvenons à sensibiliser des personnes au commerce équitable, c'est déjà beaucoup», conclut Barbara Richiger, chargée de projet et de communication à Cooperaxion. CGM